

Chiara Meichtry-Gonet

Passage des
cœurs noirs

Roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI DE LA COMMISSION
CANTONALE VALAISANNE DES AFFAIRES CULTURELLES



« PASSAGE DES CŒURS NOIRS »,
QUATRE CENT NEUVIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ
ET DE DANIELA SPRING
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : PEINTURE DE LOUIS-DANIEL GONET
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : © PHILIPPE PACHE, LAUSANNE, 2018
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-447-2
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2019 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À Olivier

PRÉAMBULE

E LLE ÉTAIT ASSISE au fond du bar. Devant la fenêtre, d'où tombait une clarté douce qui l'embrassait. Sa cigarette se perdait dans le cendrier. Sur sa nuque, des cheveux flottaient. Comme elle, qui flottait dans la pièce. Elle lisait un vieux journal, laissé sur la table par un client, le jour d'avant, ou encore avant, quelle importance. Son café refroidissait et elle l'arrosait de temps en temps de quelques lampées de la liqueur ambrée qu'elle avait commandée en même temps. Goutte à goutte, le matin s'égrenait. Masse informe. Son dos s'arrondissait. Elle se tenait droite. Et glissait dans le temps, distraitement.

Une étrange poésie se dégageait de son manteau un peu défraîchi, comme de son chapeau posé de travers. Et ces mèches sur sa nuque. Sombres et douces. Elles jouaient avec les plis fins du cou, dessinant le contour d'un port de tête délicat, découvrant cette minuscule flaque de peau où toute la lumière s'éclaboussait. Nacrée comme de la porcelaine de Chine. Translucide comme un coquillage poli par le ressac.

Je pensais à la déchéance d'une reine. Je pensais aux Russes blancs. Je pensais à beaucoup de choses en la regardant. Je pensais à tout sauf à elle-même. Je lui donnai des tas de noms, essayant avec chacun. Slave? Italienne? Espagnole? Américaine? Olga, Maria, Isabel, Nancy... Je tricotais les histoires qui allaient avec chacun de ces prénoms. Des destins emberlificotés, nourris de mes lectures innombrables, de films et de beaucoup de préjugés.

Elle me plaisait, en fait. J'étais comme hypnotisé par ces petits cheveux moussus. Je m'approchais, reculais aussitôt. Un homme, entré en coup de vent, s'était assis avec elle. Il était arrivé sans crier gare, amenant avec lui la fraîcheur du printemps naissant. Il commanda le même café qu'elle. Elle lui passa une main dans le cou. J'entraperçus à son doigt une alliance. La même que lui.

Il voulut changer de place, la fit assoir dos à la rue. Je la vis enfin tout entière. Son dos m'avait ému, sa silhouette m'exalta. Son profil se détachait. Elle était belle, merveilleusement, bizarrement, belle. De ce genre de beauté qui se devine ou qui se sent. Pas d'immédiateté. Difficile et cachée. Un nez fin, des sourcils hauts, dessinant un front comme en friche, et des yeux, délavés, clairs et sombres à la fois, tachetés de rais de lumière ambrée. Une bouche douce, légèrement effacée. Une peau merveilleuse, veloutée, ivoirine. Magnifique.

Tout à coup, l'absurdité de la situation m'écrasa, en coup de lame. La femme m'avait aperçu. Elle me regardait par-dessus l'épaule de l'homme. Me fixait, incrédule. Son œil s'était allumé. Elle n'écoutait plus la conversation. Je sentis mon cœur se soulever. Les eaux s'ouvraient devant moi. Je traversais les mers, les océans, la terre entière. Je la portais dans mes bras, l'enserrais, embrassais ses paupières, ses mains, ses jambes interminables, ses bras fins. Elle me disait toutes les tendresses, elle m'emplissait de chaleur, j'avais vu son âme et elle, la mienne. Je ne me rendais même plus compte des questions. Pourquoi, cette chose-là, à ce moment-là, dans ce café, à cet endroit ? Qui était-elle ? Qui étais-je ? Nous n'étions plus que l'un pour l'autre, l'un et l'autre. Son œil dans le mien. Tout l'infini à portée de main. J'étais terrassé. En sueur.

Et puis je l'entendis : « Livia, tu m'écoutes ? Livia, s'il te plaît, réponds-moi. Mon amour, dis quelque chose. » Elle se reprit. Murmura des réponses inaudibles. Caressait la main tendue de l'homme. Le rassurait. Ils se levèrent. Il sortit le premier, d'un pas clair. Elle suivait, ramassa son manteau autour d'elle, s'emmitoufla.

Quelques secondes suffirent : il était déjà dehors. Elle se tourna vers moi, planta son œil dans le mien : « Tu es très beau. Je te remercie. Ce n'est pas une bonne idée. Je ne sais pas ce qui se passe, mais je sais déjà comment cela va finir. Je

suis trop vieille pour toi. Et puis je n'en aime qu'un et ce n'est pas toi. »

Elle partit. Sans se retourner. Son parfum flottait dans l'air. Je vis sur la table qu'ils venaient de quitter des feuillets griffonnés. Une très belle écriture. Livia. Comment allais-je survivre? Livia. Livia.

Mon nom est Guillaume et je ne suis personne. Je cherche Livia. Je veux Livia. Je ne peux pas être avec elle. Je m'appelle Guillaume et personne ne s'en souvient. On dit que cela n'arrive qu'une fois, et encore, pas à tout le monde. Moi, ça m'est arrivé. Une fois. Et elle, elle a vu et ressenti. Et même répondu. Et puis, maintenant, il n'y a plus rien. Le trou noir. Je porte le manque d'elle dans mon cœur et dans mon corps. Livia. Je m'appelle Guillaume. Je bois tous les soirs. Je peins quand j'en ai envie, je parle quand je veux, en fait presque jamais. Je regarde les nuages et la montagne. Je cherche Livia. Elle m'a oublié, c'est sûr. Pendant longtemps, elle a signalé sa présence par des mots lancés dans les nuages, papillons de papier soufflés dans l'air. J'ai vu ce qui la construit et ce qui la détruit. Je n'ai jamais répondu. Je n'ai rien compris. Et voilà qu'elle est partie. Je suis seul. Je bois tous les soirs. Je fume aussi. Et je ne sens plus très bon. Elle m'a envoyé une fois une fiole de son parfum. Et puis un coquillage et des images. Des livres. Des soupirs et des souvenirs. Je n'ai rien compris.

Je ne suis personne. Je n'existe pas. Je m'enterre. Je m'exaspère. Je peins. Et je respire le parfum dans cette fiole. Lourd et charnel. Comme elle. Une vraie femme. Tellement belle. Elle aurait voulu. Je n'ai rien compris. Livia. Ma douce. Jolie demoiselle.

Dans mon salon anonyme, dans ma chambre vide, l'alcool s'étale. Je bois n'importe quoi. La réalité est lointaine. Je mets un pas devant l'autre, pour n'aller nulle part. Mes cheveux se grattent le cou. Je sens sa main dans mes boucles. Je sens sa douceur contre moi. Je passe ma main sur son dos. Je vois ses épaules dans la pénombre d'un soir de tempête. La musique nous enveloppait. Elle était silencieuse. Je la prenais dans mes bras. Elle partait tout le temps. Déferlement d'émotions. Comment la nommer ? Je ne savais pas prononcer son nom. Elle en riait. Me disait que je trouverai une amante normale. Une femme, jeune, avec qui faire des enfants, mettre une piscine dans le jardin tondu d'une villa triste. Elle me souhaitait une belle vie, n'y croyait pas elle-même. Et puis, elle me regardait par en dessous. Son tourbillon me faisait peur. Elle me tourmentait. Je ne savais quoi faire. Le silence. J'ai choisi le silence. Quelques amis me disaient de lâcher. Jalousie. J'ai bu. Encore. Et j'ai attendu sous sa fenêtre. Je hais ce huis-clos de mon souvenir. Je ne peux parler à personne. Le silence m'enveloppe. Le danger me guette. Je ne sais plus. Livia. C'est moi que tu exaspères. Que

me reste-t-il de toi? Une lente agonie de l'émotion. Livia.

Je me regarde dans le miroir. Ma chemise flotte et s'ouvre sur cette poitrine et ces épaules façonnées par un travail que je hais. Je m'y perds. C'est harassant et finalement rassurant. Je ne pense à rien là-haut, dans les alpages, en transportant ces pierres de malheur. Je visite les jardins des autres. Je les rends beaux, carrés, habitables. Ordre et propreté. Finitude de l'âme humaine. Je n'ai plus rien à faire que cela: me perdre. Cette fois, c'est fini. Je suis soulagé. Qu'aurai-je pu faire? L'espoir, l'envie de changement, l'énergie de décider de sa propre vie, oui, l'espoir: tout cela s'est éteint. Elle et moi, nous sommes retournés à nos vies. Je n'y ai pas cru. En fait, je ne voulais pas de cette souffrance. Oui, une vie normale, une amante normale, une joie normale. Elle est dans ma tête quand même. Son souvenir n'est pas anodin. Rien n'est jamais anodin avec elle. Tout a une importance démesurée. C'est notre histoire absurde. Elle qui désire et tangué, elle qui part et revient et moi qui ne veut pas de cette exigence qu'elle pose. Je suis unique, dit-elle. Aime-moi. Je ne peux pas. Je me regarde dans la glace et je n'y crois plus. Ou plus qu'à moitié. Je parle au passé. J'ai essayé de lui dire. Elle n'a rien voulu entendre. Elle est si proche. Cette petite ville m'écrase. Je laisse couler l'émotion. Je n'en veux pas. Je suis joyeux sur commande. Je suis joyeux avec l'alcool. Je suis

joyeux tout seul. Je pense à elle. Peut-être qu'elle est heureuse, à sa façon. Bizarrement, je suis sûr qu'elle saura quoi faire de tout ça. Moi pas. Je suis lâche. Par habitude. Je peins. Ça m'embrouille. Je bois. Plus facile. À la fin, elle était amère. Naïve, disait-elle. Elle a tout donné et la peur a construit son nid. Elle a dit j'espère que tu es heureux, et amoureux. Et puis plus rien. Livia. Je suis content. Tu n'écris plus. Tu ne penses plus à moi.

Mon nom est Guillaume. Personne ne m'appelle.

*La terre tremble
Tout doucement.
Des îles au loin
S'amaissent.*

*La chaleur est gangrène
Les moustiques dodelinent.
Je passe mon doigt dans les trous.
Apeurée, une bestiole arrondit sa carapace.*

*Le ciel est bas, plus qu'ailleurs
La nuit est noire, plus qu'avant
Mais les étoiles, en cœur
Allument ma joie.
Été dans l'hiver
Temps long des tendresses
Déliçates.*

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

MON TÉLÉPHONE est vide. Le soleil entre par la fenêtre. Un reste de cigarette posé dans le cendrier m'appelle. Je tâtonne. Le briquet est fourré sous les draps. Dans mon sommeil, sa bouche métallique s'incrustait dans ma chair. J'ai rêvé de lions. Curieux. Je joue avec le soleil. La cigarette. Rassemblement de mes pensées. La nuit, lentement, s'en va.

Je me sens léger, ce matin. Une jambe pendouille, le drap sur ma cuisse est frais. Je sens la moiteur d'un corps à mes côtés. Une nuque. Un dos, magnifique.

Mais qui est-ce? Je ne me rappelle pas. Elle dort. Soulevant très doucement sa poitrine, sa respiration enfantine charge la chambre d'une odeur particulière. Je touche l'instant. C'est blanc, soyeux, cotonneux, presque. Une jolie poussière dorée à mon doigt. C'est le matin, le soleil, le tabac, une fille. Je respire. Il n'y a pour troubler l'air que la vase d'une migraine qui m'assaille en vagues violentes. Mais ce n'est rien. L'habitude. Un café, une pastille effervescente et je serai d'attaque.

La fille se retourne. Elle dort toujours. Ce mouvement doux la découvre. Ses seins se détachent dans la pâleur du jour. L'aréole frémit, quelques grains de beauté épars font comme une belle carte ancienne. Je les caresse, un à un. Elle ne bronche pas, je vois qu'elle se réveille. Un instant, elle plisse la paupière, inspire profondément, ne sait pas où elle est. Elle non plus ne se rappelle pas. Nous nous découvrons, nus et voisins. Enchanté Mademoiselle! Enchantée Monsieur... Quelle situation idiote. J'aurais pu changer les draps, ou ranger cette pièce. J'ai honte tout à coup. Honte de ma vie de célibataire. Honte de ma petite vie morne et vide.

— Que vous êtes belle Mademoiselle! Pourquoi ne recommencerions-nous pas par le début? Je suis Virgile. Et vous?

— Je m'appelle Heloise.

— Vous voulez un café Heloise?

— Mmmmm! avec plaisir.

Je me lève, soucieux de ma nudité féroce, je tire le drap, la découvrant, elle, complètement. Elle rit. Jolie cascade... Elle enfouit sa tête sous l'oreiller, se cache derrière ses cheveux noirs. Que peut-elle bien penser? Je ne dis rien. J'aurais pu m'excuser. Mais non. J'attrape une chemise, en guise de pagne. M'esquive et me réfugie dans la cuisine. Vite un café, deux tasses. Un jus peut-être? Le frigo bâille. Rien de bon là-dedans, rien de féminin. Des bières... et trois bocaux de cornichons, vestiges d'un soir de fête fromagère. Morne vie, disais-je.

En attendant le café, je m'assieds sur le bord de l'évier. Je contemple les deux tasses que je viens de rincer. Ah, oui, du sucre. Je pose le tout sur un plateau décoré. De grandes fleurs multicolores sur fond laqué noir. Un cadeau de ma mère, il y a longtemps. Ma mère, la grande voyageuse, qui me ramenait toujours des idioties. Celle-là était un machin rapporté d'un long périple en Ossétie. Je ne sais même plus où c'est l'Ossétie. Ma mère aurait su, bien sûr. Elle aurait même raconté les couleurs du ciel et la place du marché. Mais elle n'était plus là, n'avait plus de voix. Elle était partie, un jour, simplement un peu plus longtemps. Je m'étais habitué à son absence, mais je ne savais toujours pas comment faire sans ses continuels messages, petites marques de présence et d'amour, intérêt continu et diffus.

Ma mère. On me l'avait prise. Quelqu'un, un jour, avait décidé qu'elle n'avait pas à être là où elle était. Je n'ai même pas pu voir son corps. Mon père était allé chercher une boîte à l'aéroport. Il n'a plus prononcé un vrai mot depuis. Et moi, je ne sais pas comment lui dire que je l'aime.

Que vient faire ma mère devant ce café? Je me secoue. J'ai trente ans. Un boulot, un appartement sombre et une fille dans mon lit. Ah, oui: une fille dans mon lit. Vite, elle va vouloir quelque chose à manger aussi. Non? Ça mange quoi une fille comme elle? Des fruits? Je

n'en ai pas. Le café ira très bien. Tout noir et tout raide. La fenêtre est entrouverte. Le vent du printemps a déposé sur le rebord un amas de minuscules pétales. Le cerisier d'en face. Je ramasse ces écailles translucides tout doucement, et, très délicatement, les pose en couronne autour de la tasse. Le café fumant, marbré comme du pétrole, emplit la cuisine d'un parfum de soleil. Oui, la vie est belle ! Il y a une fille dans mon lit !

La chemise autour de mes flancs pendouille, une des manches me frotte le tibia. Je suis sûr que j'ai l'air ridicule. Mais où donc ai-je bien pu mettre mon slip ? Le tiroir est beaucoup trop éloigné. Sur le parquet, je vois traîner mon costume de la veille, ma chemise fripée. Un peu plus loin, un jean noir, un pull noir à dentelles. Je pose mon plateau un instant, tendant la main vers ce tas noir. Quelle douceur... Heloïse ? C'est ça : Heloïse. Je dois bien me rappeler. He—lo—ise. Facile.

Revenu dans ma chambre, le lit est vide. Le creux dans le coussin est pourtant témoin. Je ne me suis pas réveillé seul. J'entends l'eau couler à la salle de bains. J'aime déjà cette façon qu'elle a de s'installer. Elle ne m'a rien demandé. Elle a pris la permission. C'est agréable. Je pose le plateau, m'assieds sur le lit, cherche mon paquet de cigarettes. J'en allume une, pose mes lèvres sur la tasse de café et, relevant les yeux, je la vois dans l'embrasure de la porte.

Elle est toujours nue. Ses cheveux embrassent sa poitrine. Elle sourit, ose un pas. S'assied,

doucement et enroule sa nuque sur mes genoux. Elle fume aussi, quel bonheur. Nous ne parlons pas. Elle a vu les pétales de fleurs. A rosi. Je regarde l'heure, vaguement interrogateur. Elle dit qu'elle a le temps. Moi aussi. Prenons la journée. Et peut-être que nous pourrions? Heloïse? Viens par-là. Restons au lit. Fermons la porte, fermons les fenêtres, fermons les oreilles, cachons nos montres. Les heures sont encore à nous. Ne pars pas trop vite. Oui. Oui, oui, oui.

La journée a coulé et le soir nous a surpris affamés. Heloïse a voulu prendre un bain. Elle a beaucoup ri constatant l'état de la baignoire, la robinetterie antique, le cendrier posé de guingois. Elle était si belle sous la mousse. La rondeur d'un genou, comme une île sur les ridules irisées. J'ai mis un disque. Très fort. L'aiguille sur la platine frottait et crissait. Mais la voix, incomparable, s'est élevée.

Je suis descendu chercher quelque chose à manger. Aucune envie de sortir. Le café en dessous préparait un tartare correct, cafards compris. J'ai pris du vin aussi, un rouge de Cahors, lourd.

Début de dimanche soir dans la rue. Quelques grappes de jeunes gens, à l'ombre des porches; des promeneurs solitaires, des couples marchant les pas l'un dans l'autre. L'odeur du fleuve saturait l'air. Mais d'où elle sort cette fille? Qu'est-ce que j'ai bien pu faire hier soir? Elle est très jeune, étudiante à coup sûr. Oh, encore une

qui va me traîner dans des musées stupides et des soirées interminables. Et merde! Elle doit faire du sport, certainement, manger des graines et surveiller sa ligne. Je vais lui parler de Livia. Sûr. Cela la fera fuir. Et ce sera parfait. En attendant, j'ai vraiment faim et soif.

La porte n'était pas fermée. Je suis entré dans mon propre salon et l'odeur était déjà différente. Personne n'avait dormi là depuis des lustres. Heloïse était sortie de son bain. Elle était habillée. Une lampe de souvenir m'est revenue à la bouche. Une image, lumineuse, au cœur d'une brume dense. Hier soir, cette longue jeune femme brune, au milieu du bar, puis accoudée tout près de moi. Elle buvait autant que moi. Nous nous étions beaucoup parlé. Maintenant, devant moi, Heloïse se balance d'un pied sur l'autre, juste au milieu de la pièce, comme désorientée.

Quand elle m'a entendu entrer, elle s'est tournée, tout de suite très droite. Son œil cerclé de noir. Sa taille, marquée, fraîche encore, comme arrondie par mes caresses. La douceur du jour s'en était allée. Je restais là, avec mes interrogations, voyant bien qu'elle en avait tout autant.

Elle parla la première. «Je n'ai pas très faim. Il faut que je parte.» Elle avait ramassé ses cheveux sur la nuque, elle passa sa main sur sa tête, lissa quelques mèches qui s'arrondissaient sur ses pommettes. «Je n'ai même pas de brosse... Uff...» Elle rit. Et je sus que je ne pourrais plus l'oublier. J'ai su que cela ne

marcherait pas, le coup de la faire disparaître. Mon cœur résonnait en elle.

— Heloïse, tu viens quand tu veux. Je suis là.

Je lui pris la main. M'assis avec elle et l'attirai sur mes genoux.

— Ne pars pas maintenant, Heloïse. Tu veux aller où ?

— J'ai un appartement, loin d'ici. Les cours recommencent demain. J'aime ça, énormément. J'ai bientôt fini ; dans quelques mois, il y aura les examens. Et puis, après, je pars. Tout est arrangé. On m'attend en Argentine. Je n'aurais pas dû rester. Je sais que je dois partir. Je ne peux pas te donner ce que tu veux, ce que tu attends.

Heloïse, mais que faut-il te dire ? Que tu as raison ? J'attends tout, même si je ne m'étais jamais posé la question de cette façon. Je pense à Livia, ma mère. J'ai envie de te parler d'elle. Elle me manque. Son œil me manque. Je la déteste de m'avoir tant laissé. Je ne me rappelle plus de tout, j'étais petit. Mais je sais qu'il y a eu un changement. Une brusque cassure et tout à coup elle n'était plus là que par bribes. Intermittences du désir. Je l'attendais le soir, dans mon lit. Elle essayait toujours de venir, sur la pointe des pieds, de ne pas me réveiller. Mais je l'attendais et je sentais son odeur arriver avant elle. Les cigarettes, le mélange de saleté et d'heures interminables passées de train en train, de mur en mur. Elle caressait mes cheveux, et, lorsqu'elle voyait que j'étais éveillé, me demandait si j'avais passé une

belle journée. Parfois, elle se couchait avec moi un instant et nous nous racontions nos rêves, enfin surtout les miens. Je me sentais bien. Invincible.

Aujourd'hui, j'étais nu. Une jeune femme se tenait devant moi, droite et noire. Je ne voulais pas qu'elle s'en aille. Elle portait ces quelques taches de rousseurs sur les joues, sur les pommettes. Ma mère l'aurait beaucoup aimée. Je ne savais plus du tout pourquoi je me posais toujours cette question.

— Je m'appelle Virgile. J'ai deux sœurs. Ma mère s'appelait Livia et mon père François. Ils étaient le plus beau couple que je connaisse. Ils s'aimaient infiniment. Mon père est devenu tout sec depuis qu'elle est partie. Oui, il y a quinze ans, elle est morte. Il y a longtemps. Elle était belle et très douce. Elle travaillait beaucoup, voyageait tout le temps. Elle adorait le monde, le racontait très bien. Elle était insupportable, fumait beaucoup trop et buvait énormément. J'aurais aimé que tu la rencontres. (Flûte, trop vite!). Je me rattrapai :

— Je crois que tu es la première personne que j'ai envie de lui présenter.

L'aveu me fit chanceler. La rumeur étouffée de la rue butait contre le silence de la pièce. Heloïse souriait. Mais elle avait l'air un peu triste tout à coup. Elle se pelotonna contre ma poitrine. Je me laissai emporter. Lui caressai les cheveux. C'est vrai : ils étaient emmêlés. Des petits nœuds

s'accrochaient à mes doigts. Je savais qu'elle allait partir. Mais cela m'était égal.

Nous nous sommes assis à table, finalement. Les calices un peu ébréchés, encore un cadeau ramené d'on ne sait où, laissaient le vin se refléter sur nos mains. J'aimais le silence d'Héloïse. Elle picorait les morceaux de viande du bout de sa fourchette. Son œil disait tout ce qu'elle taisait. Regard coulant. Encore un café. Et la voilà sur le pas-de-porte. Elle avait repris ses airs de gamine farouche. Je baladais mon âge. Je l'ai regardée descendre l'escalier. Elle s'est retournée une fois.

Je suis seul.

Je n'ai pas rangé la vaisselle. Je n'ai pas ramassé le lit. Je n'ai pas vidé le cendrier. J'ai mis un nouveau disque. Et je me suis couché sur le canapé, à regarder le plafond, comme un damné du silence. Les poutres prenaient vie. Une lame, puis une autre, mers infinies de mes cauchemars. Dans les fissures, quelques cloportes se donnaient la main. Ils avançaient, en procession cinglante. La musique tourbillonnait. Ma main sur ma poitrine laissait chuter la cendre à mesure que la cigarette se consumait. Mon verre de cognac bon marché se réchauffait.

La vague remontait, de mon ventre à ma gorge. Elle m'enserrait, j'étouffais lentement. Une masse terrifiante aplatissait mon cœur. Je le voyais en amas sanguinolent, entouré de tous ces tubes bleus et rouges, comme dans les dessins de mon livre de

sciences, à l'école. Tout mon corps s'enfonçait dans le canapé, j'étais une terre battue, une ville ouverte, dont tous les habitants se seraient terrés derrière des volets bruns, suintants d'ombres.

Les cloportes avançaient. Une araignée, soudain, creusa un trou dans ce magma informe. Elle tissait sa toile. Ses pattes crissaient. Avançaient une à une. Délicatement, dangereusement. Je grimpais une pente vertigineuse, tentant d'échapper au monstre. Rampant comme un insecte fatigué, j'arrivais enfin au faîte. Et je glissai. Tombant, tombant, tombant en tourbillonnant.

Je grattais les parois devenues de pierre, moussues et humides. Des fougères naissantes colonisaient la moindre fissure. Les anfractuosités de la roche pâlissaient sous les efforts de la chute. Je planais, finalement serein, attendant sagement. Je me regardais tomber. Un peu étonné, un peu éperdu. J'auscultais les pierriers de ma nuit, doucement.

Je me réveillai d'un coup. Touchant terre violemment. La sueur avait refroidi sur mon front. Je tendis la main : le verre était vide, tout le cognac s'étalait sur le parquet, la cigarette avait séché. Et moi, j'avais la bouche pâteuse d'un lendemain d'hier. Les cloches de l'église d'en face s'animèrent. Trois heures du matin. Seulement. La nuit serait longue.

Je me levai. Pris une douche. L'odeur d'Héloïse flottait dans la salle de bains. Où était-elle ? Comment c'était chez elle ? Et qu'est-ce

qu'elle allait faire en Argentine ? Je suis ici. Je me regarde dans la glace. Je suis un peu vieux, un peu vide, un peu las. Elle me manque déjà.

Je me secouai. Demain, dans quelques heures, je serai de nouveau le moi du matin. Un costume propre, une chemise, des souliers à lacets et une jolie montre. Les dents blanches et le silence, enseveli par une marée de mots anodins et légers. Lourds à supporter. Le moi du matin et de la journée, le moi du travail et de la responsabilité, le moi des chiffres et des problèmes de trombones. Le moi de moi. Le moi sans Heloïse.

Adieu mon ange. Tendre rêve d'une nuit sans lune. Au revoir ma douce.

CHAPITRE II

LE STYLO tapote contre la tasse. Hideuse chose en céramique blanche, épaisse comme de la colle à papier. Le mouvement nerveux ne veut pas cesser. Je fixe mon œil sur cette insignifiance. Mon chef, en face, s'énerve. Apparemment, les chiffres sont mauvais ce matin.

La salle de réunion, cube de verre posé de travers dans un couloir sombre, résonne de ses cris aigus. Rien ne va plus. Mes collègues sont hypnotisés. Ils n'osent rien dire. Je sais que tout à l'heure, sous le pont, ils commenteront chaque mot. Chaque phrase aura une signification, discutée à l'envi.

Je m'enferme. Les mauvais résultats, c'est en partie de ma faute. J'avais fait un pari, pris un risque. Cela n'a rien donné. Ma faute. Encore une fois. Et pourtant, tout était parfait. Tout le monde était d'accord. Ils sont partis la tête la première. Voyant déjà leur victoire, la nouvelle piscine, la bague qu'enfin, ils pourraient offrir. Que c'est ennuyeux.

Je les regarde tous un à un. L'un après l'autre. Mon chef s'époumone. Puis se tait. Inutile d'insister. La banque a perdu. Certes. Mais nous sommes toujours vivants et puis nous ne sommes pas des chirurgiens. Nous n'avons pas coupé la mauvaise jambe, hé! Hé! Hé! Je sors avec les autres. Personne n'a l'air de m'en vouloir. Je suis un *winner*. C'est toujours moi qui amène les bonnes idées. C'est toujours moi qui fonce. Et puis, je viens d'une si bonne famille. Personne ne sait très bien ce que je fais, je ne participe jamais à une de leurs sauterics, je reste dans mon coin. J'apparais le lundi matin et je disparaiss le vendredi soir. Inconsciemment, ils trouvent cela étrange. Ce n'est pas grave. Je me répète inlassablement ce mantra: moi, je vous connais, mais vous, vous ne me connaissez pas.

Ce matin, absolument rien ne m'atteint. Le cognac de la veille tapisse ma langue et mon palais. Mais je suis fringant. Je chantonne, intérieurement. Lorsque je sors fumer sous le porche de la porte de derrière, je retrouve Aïda, la femme de ménage de l'étage d'en dessous. Elle fume aussi, des « nationales » qu'on lui ramène d'un Burkistan quelconque. Elle m'aime bien. Moi aussi. J'adore écouter ses histoires. Elle rit, et sa lèvre s'ouvre sur une belle dent métallique. Aïda est immense de partout. Je pense qu'elle me prendrait bien sous son aile et que là-dessous, ça doit sentir le savon et la transpiration. Je frotte les poils qu'elle ne doit

pas raser. Je n'ai aucun désir pour elle, mais je savoure sa force animale.

Elle rit encore. « Tu sens la femme, Monsieur Virgile. Tu sens la femme, ce matin. Je te dis que ce n'est pas une bonne idée. Trop belle pour toi, vieux cochon. »

Pff! Aïda, tu m'embêtes. Elle n'est ni trop belle ni trop rien. Elle est. Et c'est déjà immense. Aïda devient sérieuse, tout à coup: « Ah, Monsieur Virgile, attention. Si tu parles comme ça, ça va pas. Et moi, je fais comment si tu me regardes plus? »

— Mais non Aïda, tu resteras toujours le plus joli cul accompagné d'un balai de l'univers! Et d'ailleurs, tu fumes les meilleures cigarettes. Donne-m'en une, s'il te plaît. J'ai oublié les miennes sur mon bureau.

Aïda maugréa un peu, mais m'offrit une de ses nationales pleines de paille. « Oooh! tu gagnes quinze fois mon salaire et tu n'as même pas de cigarettes! Et puis, les gens comme toi, ils ne fument pas... C'est pour les pauvres cette merde. Puer de la gueule, ça se fait pas chez toi. »

Qu'est-ce qu'elle était délicieuse cette cigarette. Merci Aïda. Je savais qu'elle avait bientôt fini son tour. Elle allait rentrer dans son trou. Faire à manger pour ses trois enfants. Maudire leurs pères qui ne les avaient pas attendus. Maudire la guerre qui l'avait obligée à quitter ses forêts et ses collines. Maudire ces idiots de mecs.

J'étais heureux qu'elle ait un garçon. Il était adorable. Intelligent et vif. De temps en temps, il venait dans cette grande tour, accompagner sa mère. L'aider peut-être. Je lui avais donné des livres. On en avait parlé. Aïda m'avait préparé des sortes de beignets de chez elle, absolument indigestes, dégoulinants de miel et de noix pilées. J'avais tout mangé, pour lui faire plaisir. En fait, nous avions noyé le tout sous des flots de son tord-boyau, maison, lui aussi.

Mon Aïda. Elle était très seule. Son fils s'apprêtait à quitter leur appartement miséreux pour une chambre d'étudiant, dans un foyer sans nom. Ses filles étaient encore enfants : elles l'attendaient sagement. Mais elle était fatiguée, mon Aïda. Le travail, stupide, le futur, sans trop d'espairs. Il n'y avait que certaines soirées, une fois par mois, où elle retrouvait des femmes de chez elle. Des matrones impayables. Elles se faisaient les cheveux ou les ongles, buvaient des litres de café finement moulu et peut-être même qu'il y en avait une qui lisait dans le marc. Je ne savais pas comment l'aider. Je crois que c'est elle qui m'aidait, en fait. Elle m'avait souri le premier jour. Et depuis, nous partageons nos cigarettes et nos solitudes.

Une collègue, une fois, nous avait rejoints sous le porche. Elle voulait être gentille avec moi. Aïda s'était rembrunie. Après, elle m'avait raconté que cette jeune femme perlée et corsetée passait devant elle tous les jours. En montant et

en descendant. Tous les jours depuis cinq ans. Jamais elle ne lui avait dit bonjour, « à croire que je suis invisible. Sérieux, Monsieur Virgile, est-ce que je peux, moi, être invisible ? Non, mais tu as vu cette masse ? »

J'ai dû rire. Ma collègue ne se hasarda plus sous le porche. Je suis sûr qu'elle détestait l'odeur rance des nationales de Aïda. Quant à moi, elle devait sérieusement penser que j'avais un grain. Qu'importe. Cette Juliette ne m'intéressait absolument pas. J'avais tort, certainement. Ma mère disait toujours qu'on a tous des aspérités. Et qu'à prendre la peine d'écouter, parfois... Mais, Juliette, responsable du marketing, ne m'intéressait pas. Elle était jolie et bien faite, intelligente, certainement, cultivée absolument pas. Même Aïda connaissait mieux la mythologie.

Ce reproche est idiot : Aïda venait d'un pays de traditions orales, on y racontait encore, le soir, les histoires anciennes, en rythme et en boucle. Aïda m'avait expliqué les feux et les vieux, les rondes dans le village, les murmures, aussi. La guerre avait tout bousculé. Les vieux étaient morts, les hommes presque tous assassinés et les femmes... elles se faisaient des cafés dans cette ville immense, en regardant la photo des disparus. Donc, il était impossible que Juliette connaisse ces histoires...

J'étais injuste, délibérément, et je m'en fichais. Mon boulot, ce n'était pas l'histoire des gens. Ça, c'était celui de Livia. Moi, je fabriquais

de l'argent. J'en faisais gagner à mes clients et à mes employeurs. Je louais des bouts de mon cerveau. Je me mouvais allègrement dans cette obscénité contemporaine, je me vautrais dans l'illusion du mercenariat. Pour le loyer ou de jolies chemises. Pour un bon vin ou ce qu'il en restait dans les vignobles dévastés, pour un week-end et des chaussures de cuir fin. Pour la musique aussi, les livres, les tableaux. J'en achetais tout le temps. J'avais peu de besoins personnels. Mais la musique, les livres, c'était autre chose.

Aïda me renvoyait à ce monde-là. Elle me donnait l'impression que tout n'était pas complètement perdu. Son pull rose à damiers, son short grassex, ses fièvres et ses vulgarités redonnaient réalité à mon univers. Mes chefs, mes collègues, les gens dans la rue, les pendulaires, les agités, les cyclistes, les suantes hordes de sportifs, tous vivaient en boule, arcboutés dans ce simulacre de civilisation : les loisirs. Que je détestais tout cela. Que je me détestais d'y participer. Je me voyais d'en haut.

Livia disait qu'il ne faut pas se croire spécial. Tout le monde est spécial. Mais pourquoi me sentais-je à ce point désaxé, inadapté ? Pourquoi préférais-je les vieilles photographies en noir et blanc et les vieux vinyles et même les pages jaunies des livres soviétiques, assemblés à la hache, avec du papier qu'on utilisait ici dans les toilettes de montagne ? Ce n'est pas de la nostalgie. Beaucoup s'accrochent au passé comme

à leur enfance ou à l'âge idiot de leur adolescence. Je hais la nostalgie, cette mièvre cousine qu'on laisse seule au bal de l'imagination. Seulement, parfois, des yeux croisés sur une image me parlaient plus que n'importe lequel de mes contemporains. Je ne comprenais pas leur course. Je ne saisisais pas leurs urgences. Je m'interrogeais. Et je me réfugiais sous le porche avec Aïda et ses mufleries.

Ce jour-là, Aïda riait un peu moins. Une de ses filles était malade, elle devait rentrer vite et serait payée une heure de moins. Je lui donnai la différence, en sirotant une dernière lampée balkanique. Et je remontai dans mon cube de verre. 18^e étage. L'ascenseur donnait directement dans le hall d'entrée de la banque. Les trois réceptionnistes faisaient tapisserie, encadrées par d'immenses gerbes, roses et blanches aujourd'hui.

Je traversai le couloir jusqu'à mon bureau. J'avais quelques rendez-vous, trois écrans, deux téléphones et une secrétaire. Beaucoup de décisions à prendre et des dizaines de courriers électroniques à traiter. La souris me fit un clin d'œil, la machine émit son petit salut habituel, mot de passe et « Bienvenue, Monsieur. » La liste infinie de mes obligations s'étalait sur toute la largeur de l'écran principal. Réunions, invitations, agitations, questions, informations.... Juste à côté, le casier impeccable du courrier ouvrait sa gueule.

Tout en haut de la pile, une enveloppe, manuscrite, comme une ligne impromptue. Heloïse. Elle m'avait trouvé. Je découvrais son écriture et elle m'émerveilla. Rapide et nerveuse, quelques déliés, des points affirmés.

J'effleurai le papier fin, un peu jauni. Je tournai mon fauteuil vers la fenêtre, un tout petit rai de lumière s'accrocha :

Z..., lundi

Virgile,

Je me réveille. Je ne sais toujours pas si tout cela n'était pas un rêve. J'effleure ta bouche, je pense à ta main.

Je vous embrasse, Monsieur.

H.

Une bouffée de désir m'envahit. J'avais senti son baiser se poser sur mes lèvres. Je passai mon doigt sur mon visage, ma main sur mon cou. C'était sa main à elle. Fine et longue. Heloïse. Ma secrétaire entra sur la pointe des pieds. Non, s'il vous plaît, Marie-Jeanne, pas maintenant. S'il vous plaît. Mais de dessous mon œil plissé la lumière cinglante de la ville avait déjà taché ma rêverie. Mon cou était nu, transpercé par le courant d'air qui s'était engouffré dans le vide. Heloïse, où es-tu ? Ne me laisse pas.

« Monsieur, votre rendez-vous est arrivé. Je le fais patienter ? »

Je me tournai à peine: «Oui, volontiers. Il me faut cinq minutes: amenez-moi le dossier.

— Le voici. Adrien l'a annoté et vous trouverez son rapport sous le dernier onglet.

J'inspirai profondément, calmant mon pouls, cachant mon enthousiasme sous le pli de ma veste. Je me redressai. Me voici.

Magnifique et discrète Marie-Jeanne. Elle devinait toujours mes attentes. Cette femme d'une cinquantaine d'années m'impressionnait beaucoup. J'avais un peu honte qu'elle me serve ainsi. Mais j'avais compris que c'était son travail, qu'elle l'aimait et que m'apporter le café le matin ou répondre à mes téléphones faisait partie de sa conception du monde.

Je ne savais pas grand-chose d'elle: elle arrivait avant moi et partait après. Elle habitait très loin, dans un village haut perché où elle était née. Elle avait une immense famille, des frères, des sœurs, des neveux en tas. Je le savais parce que leurs portraits et leurs dessins ornaient le mur derrière son bureau. Je passais devant tous les matins, pour entrer dans le mien et jamais je n'oubliais de saluer cet arbre généalogique coloré. Marie-Jeanne me faisait penser à un tracteur: lente et ferme, avançant inexorablement, dans le calme d'un matin vert.

Elle gérait toute ma semaine, du lundi au vendredi et s'adaptait à tout. Mes rapidités et mes silences, mes créativité et mes pieds sur la table. Marie-Jeanne. Encore une femme dans ma vie.

Gardienne de ma porte et de mes journées. Je commençais à me rendre compte combien mon univers était peuplé de variations féminines. Toujours une partie de Livia, toujours, une de ses facettes. Et je regardais par le trou de ma mémoire ce kaléidoscope fascinant... Mais de quoi m'avait parlé Marie-Jeanne ? Ah, oui, mon rendez-vous. Allons-y.

Les notes d'Adrien, le jeune analyste du bureau d'en face, qui rêvait du corset de Juliette et de vacances au bord de la mer, étaient concises et plus ou moins bien construites. Je vis la faille immédiatement. J'avais cette immense chance, qui me permettait si bien de sembler être en phase avec le monde : j'étais capable de voir, au sens propre du terme, les systèmes construits, qu'ils soient financiers, psychologiques ou rhétoriques. Je surplombais l'ensemble et en détectais inmanquablement les ressorts et les mécanismes. Je souris amèrement : quelle chance, oui ! Le client de neuf heures, donc...

Marie-Jeanne laissa entrer un petit être replet. Je fixai immédiatement mon attention sur les trois cheveux luisants qui couronnaient le sommet de son crâne chauve. Ses boutons de manchettes étaient fascinants, aussi : en forme de balle de tennis dorée. La lumière du néon s'y reflétait, impitoyable. Il s'était aspergé de cette eau de toilette masculine très à la mode quand j'étais enfant. Fahrenheit. Quelle faute de goût.

Je l'écoutais débiter sa proposition, lui posai les questions d'usage, puis en arrivai au fait. De quoi avait-il besoin ? Ils avaient tous besoin de quelque chose, sinon, ils ne venaient pas me lustrer les bottes. Le client se surprit de mon ton direct. Je voyais son œil s'injecter de sang : « Petit morveux arrogant ! » l'entendis-je penser. Mais, soulagé, peut-être, que le supplice de flagornerie ne durerait pas plus longtemps, il fit sa demande.

Très raisonnablement, je lui exposai les conditions, les risques, les avantages et les désavantages. Finalement, il se crut éconduit, ou peut-être demanda à réfléchir. Je ne sais plus. De toute façon, son affaire ne méritait pas que mon employeur s'y intéresse. Une histoire de wagons de choucroute... Ça me rappelait quelque chose, mon intérêt s'était éveillé... Mais vraiment, difficile de motiver mon chef sur une histoire de barils puants... Bon. Merci, au revoir, Monsieur. Hop. C'est fait. Le premier est réglé. Je rangeai le petit bonhomme dans un coin de ma mémoire et je passai au suivant. J'allais continuer ainsi jusqu'au soir. Rythme frénétique, entrecoupé à intervalles réguliers d'une discrète visite au fumoir. Inutile de descendre sous le porche : Aïda était rentrée dans son trou depuis longtemps.

Je hantais ce 18^e étage depuis plus de cinq ans. Jamais je n'avais pensé que cela pouvait réellement relever de l'absurde. J'aimais trop ce confort de facilité, cette fatigue nerveuse qui m'obligeait à dormir, ce remplissage qui

m'empêchait de m'apercevoir de la réalité de mon existence. Livia me manquait, comme tous les jours. Mais j'avais réussi à maîtriser ce vide-là.

Aujourd'hui, pourtant, mon univers entier portait une autre patine. Comme une ombre, une peur, un précipice imminent. Je me réfugiai aux toilettes. En poussant la porte battante, je surpris mon reflet dans le miroir. Un grand jeune homme, légèrement roux, me toisait. Un complet raide, une chemise cassante. Des yeux très grands, cerclés de bleu. Le menton et la bouche de ma mère. Les boucles de mon père. Dans tout ce paysage flou, les oreilles se détachaient nettement, soulignées par des favoris un peu emmêlés. Merci grand-père...

En fait, ce que je voyais, c'était un hamster en train de courir dans sa roue. Je courais, je courais, je courais. Vers quoi? Je me suis arrêté tout à coup. J'ai posé ma main sur le lavabo. Le froid du marbre laissa son frisson courir dans mon dos. Comme une décharge. Bonjour! Mais qui êtes-vous cher Monsieur? Où est Virgile? Oui... Où était passé Virgile? Hier encore, je l'ai vu: il était bien là, à préparer le café pour Heloise. À compter les pétales de cerisier. Et puis, il y a longtemps, presque dix ans, il était là aussi. À rêver sur un banc. À tomber amoureux tous les quarts d'heure. Mais là, c'est qui ce type?

Une vague d'émotion m'enserra la gorge. Les cloportes. Non, pas ici. Non, non, non. Ce n'est

pas chez vous. Les sales bêtes s'incrustaient dans ma peau. Je les sentais courir dans mes veines. Elles formaient leurs petits cercles hideux sous mes nerfs. La terreur m'envahit. La panique, comme toujours, se matérialisa en un ruisseau de sueur qui me glaçait le cou et la colonne vertébrale. Je respirai, essayai de fixer mon regard dans le miroir, ou sur cette plaque de marbre derrière moi. Une tache salvatrice sur le mur. J'y accrochai mon œil. M'y cramponnai de toutes mes forces. Elle était étoilée, maculation douce, trace d'une petite erreur, une farce de la nature.

Au bout de quelques minutes, mon cœur se libérait. L'oppression se souleva. J'étais de nouveau là. Oui, mais jusqu'à quand ? Je n'avais plus que des questions. Je regagnai mon bureau rapidement, après m'être consciencieusement lavé et essuyé les mains et la nuque. De légères éclaboussures striaient mon col. L'air conditionné troublait l'espace, rendant tourbeuse toute tentative de respiration. Virgile. Je suis Virgile.

Je débranchai mon ordinateur, emballai mon portable et ses câbles. J'avais besoin d'air. Marie-Jeanne arrangerait les rendez-vous et trouverait une solution. Jamais je n'avais manqué un jour de travail. Je pouvais invoquer un malaise. Aucun problème. J'étais de toute façon complètement atteignable, n'est-ce pas ? Lente érosion. Je sentais mes pieds m'échapper. Mes jambes couraient. Mes bras se tendaient. Heloïse. Heloïse. Heloïse.